

Natif d'El Salvador, l'artiste montréalais Osvaldo Ramirez Castillo nous propose une vision sublime et ensanglantée du divin aztèque et des tribulations de sa terre natale, en proie à une violence étatique et à la terreur de bandes criminelles. Dans *Quetzalcoatl's Children*, Quetzecoatl, dieu mésoaméricain, dieu créateur, mi-oiseau chatoyant mi-serpent, est disséqué par l'artiste, laissant entrevoir une sordide humanité en gestation. Il faut, bien entendu, lire dans cet amas de chair, les témoignages les plus sombres de l'histoire du Salvador. Dans les entrailles du dieu, se meut un cortège monstrueux, au potentiel sémiotique considérable, fertile. En effet, cet amas de symboles et d'icônes, lesquels s'inscrivent autant dans la tradition narrative salvadorienne que dans le parcours personnel de l'artiste, traduit la complexité des enjeux évoqués par celui-ci et appelle un décryptage contextuel et stylistique.

Décembre 1981, un Bataillon de l'armée Salvadorienne, armé et entraîné par Washington, massacre 800 paysans accusés de soutenir une guérilla contre laquelle se battait San Salvador¹. Dans *Quetzalcoatl's Children*, un visage casquée, représentant le bataillon d'Atlacatl, tenu comme responsable de ces exactions monstrueuses, rampe en arborant un sourire perfide alors qu'on entrevoit plus haut un profil sadique de nul autre que Mickey Mouse, ombre d'une implication américaine dans le bain de sang qui secoua le village d'El Mazote. *Quetzalcoatl's Children* ressemble au déchainement d'une pulsion de mort assouvie à grands jets de sang et effusions de pigments rouges. En évoquant, le massacre d'El Mazote, l'œuvre étale les atrocités commises par ses auteurs aux côtés d'une autre plaie qui ravage la société salvadorienne, la Mara Salvatrucha 13, une bande criminelle qui a mis le pays à feu et à sang. La détresse suscitée par cette prise en otage de la population civile se lit sur le visage désemparé d'une vierge Marie effarée ayant perdue sa superbe et sa sérénité. Autour d'elle se déploient des figures démentielles mutantes et flotte le drapeau salvadorien et sa devise "*Dios, Unión, Libertad*" comme les mots dérisoires d'un idéal demeuré lettre morte.

Ramirez Castillo semble vouloir interroger par son travail la nature polyèdre de l'espèce humaine. L'artiste nous confie d'ailleurs, au sujet de la spiritualité des civilisations précolombiennes que ses œuvres mettent en exergue, qu'elle favorisait une communion de l'être humain avec un esprit animal. Il n'est donc pas étonnant de constater une corruption de l'anatomie humaine, opérée par Ramirez Castillo. Sous la main de l'artiste, en effet, cette communion avec le divin animal prend un aspect inquiétant, la saveur délétère d'une violence grisante. L'espèce humaine est ainsi compromise dans sa chair puisqu'il est donné d'assister à des scènes dans lesquelles se déploient des personnages hybrides, à mi-chemin entre l'homme et le chien enragé ; bref, des monstres. Cet évocation magistrale et grandiose de l'humanité dans ce qu'elle a de plus vil rappelle celle qui hante *Les Chants de Maldoror* d'Isidore Ducasse,

¹<http://www.nytimes.com/2005/03/08/international/americas/08salvador.html?scp=2&sq=El%20Mazote%20&st=cse>

qui, sous le pseudonyme de Comte de Lautréamont, publia au milieu du XIXème siècle une œuvre littéraire sulfureuse qui inspirera un siècle plus tard le tout surréaliste lors de sa redécouverte. Il est facile de percevoir de l'exploration euphorique du mal que propose Lautréamont, un écho dans le sourire qui se lit sur les visages des sanguinaires de *Quetzalcoatl's Children*. Par ailleurs, la bousculade des espèces, visible chez Ramirez Castillo, rappelle celle qu'a écrit Lautréamont et qui, selon Jean-Luc Steinmetz constitue une transgression opérée par Lautréamont qui confond : « les animaux et les hommes, accumulant les métaphores, créant des êtres hybrides (...) Il déstabilise un anthropomorphisme millénaire. » On recense dans les œuvres de Ramirez une panoplie d'espèces animales, hormis Quetzalcoatl, notre regard se pose sur des hommes, des becs d'oiseaux, des rhinocéros d'allure canine, une tortue, une souris, des têtes de vaches, de porcs, un coq et bien davantage. Il n'est, dès lors, pas étonnant, que l'artiste ait choisi d'intituler « Bestiaire » l'exposition qui lui est consacrée à Galerie PUSH. Bestiaire, titre d'un ouvrage du Moyen-âge détaillant les caractéristiques d'animaux réels et imaginaires. Ramirez Castillo fait ressortir la bête dans l'homme et met en lumière les traits les plus sombres du comportement humain. L'association au divin nous donne l'impression d'assister à un puissant impératif de violence et à l'assouvissement d'un besoin impérieux, à la satisfaction inévitable. C'est l'être humain, dans sa petitesse et la violence dans son exhalation la plus déchainée qu'il nous est donné d'apercevoir. Mais c'est également, à travers cette effusion de sang, le corps humain comme épice centre des traumatismes contemporains de la société Latino-Américaine que nous sommes en mesure d'entrevoir torturé, écartelé par des fléaux divers. Une manifestation impudique de l'horreur nous est livrée au travers transparent d'une limpidité crue. On ne peut devant tout ce sang s'empêcher de repenser à Maldoror, le personnage de Lautréamont qui après avoir joui du spectacle d'un navire naufragé et abattu les survivants tentant de rejoindre la côte, se jette à l'eau pour étreindre une femelle requin avec qui il copule. Cruauté et bestialité. Corruption de la chair et de l'esprit humain. Les affres de la guerre et le propre du mal. Voilà ce qui nous est donné à voir dans des œuvres que Ramirez Castillo réalise avec une finesse méticuleuse mise au service d'un procédé spontané de conception des œuvres.

Armé d'un matériau des plus suaves, le mylar, Osvaldo Ramirez Castillo propose une œuvre aux ramifications multiples, à la fois enracinée dans une mythologie autochtone séculaire et fermement ancrée dans les enjeux contemporains du Salvador, le tout avec l'adresse nécessaire à la réalisation spontanée de compositions frappantes.

-Lotfi Gouigah